

## *Conclusion*

### **ÉLOGE DE LA PUDEUR**

La légalisation et la protection dont bénéficie la pornographie ne sont concevables que dans un certain climat de pensée. Sans sortir du cadre de ce livre, il me paraît nécessaire de conclure en examinant brièvement l'idéologie qui a donné naissance à ce phénomène, ou qui l'a tout au moins justifié.

Dans les années soixante, le mouvement de la libération sexuelle était fondé en partie sur une légitime remise en question de certaines traditions obsolètes. Mais il était aussi fondé sur une idée grossièrement et dangereusement naïve, selon laquelle les rapports sexuels sont par « nature » une expression d'amour... Wilhelm Reich s'est particulièrement illustré comme prophète de ce rousseauisme intégral qui voit la sexualité comme naturellement harmonieuse et pacifique. Étant donné qu'il n'y a pas de meilleure cause que celles de l'amour et de la liberté, ce mouvement a puisé sa force de conviction en se faisant passer pour la cause de « l'amour libre ». On a fait croire et on a cru que la libération sexuelle était la libération de l'amour.

Trente ans après le début de ce mouvement, le sexe est surtout devenu un formidable instrument publicitaire et commercial. Vu l'extraordinaire sensibilité de la pulsion sexuelle, on comprend que le sexe sans tabou soit la philosophie favorite de tous ceux qui ont quelque chose à vendre. L'idéologie de la « libération sexuelle » est d'ailleurs

la copie conforme du libéralisme économique sauvage, transposé de l'argent au sexe : à chacun son capital de *libido* qu'il investit pour son plaisir. Il n'est pas étonnant que le sexe et l'argent fassent bon ménage. « Tout un discours sur la sexualité et le désir reproduit, en voulant le combattre, le modèle du capitalisme libéral fondé sur la libre circulation de l'argent (du désir), et la compétition marchande », écrit Erich Fuchs dans *Le Désir et la Tendresse*<sup>1</sup> Et il ajoute : « Mais ainsi réduite à un schéma d'échanges, la sexualité va connaître elle aussi son tiers-monde et ses laissés pour compte ; ses sous-développés, non par manque de désir, mais par manque de moyens d'être désirés. »

Ces propos sont repris par Michel Houellebecq, auteur du très controversé *Les Particules élémentaires*, roman désabusé sur la révolution sexuelle : « Tout comme le libéralisme économique sans frein, et pour des raisons analogues, le libéralisme sexuel produit des phénomènes de paupérisation absolue. Certains font l'amour tous les jours ; d'autres cinq ou six fois dans leur vie, ou jamais [...]. C'est ce qu'on appelle la "loi du marché"<sup>2</sup>. »

Il me semble que le phénomène pornographique est particulièrement bien éclairé sous ce jour, puisqu'il est à la croisée du libéralisme économique et du libéralisme sexuel : le porno n'est-il pas en quelque sorte l'orgie virtuelle de masse ?

Jean-Claude Guillebaud a bien raison d'ironiser dans *La Tyrannie du plaisir* sur le paradoxe de la « révolution sexuelle » assimilée par la société bourgeoise de consommation : « Usant d'une ruse imprévisible, l'Histoire a fini par transformer cette fraîche subversion d'hier en un élément constitutif de l'ordre établi, et les libertés revendiquées naguère en piliers de la machinerie marchande. Aujourd'hui, loin de contrevenir aux intérêts du grand marché libéral et aux commandements de l'argent, la

permissivité ambiante les sert l'un et l'autre indiscutablement. Et de mille façons. L'hédonisme érotique, fût-ce à son corps défendant, s'inscrit désormais dans le cadre d'un marché bien balisé<sup>3</sup>. »

Les slogans aujourd'hui désuets de *peace and love* et *Faites l'amour, pas la guerre* illustrent l'erreur lamentable de l'idéologie de la liberté sexuelle (mieux nommée « irresponsabilité sexuelle »), aveugle au fait évident que la sexualité est loin d'être automatiquement une expression d'amour. Elle peut tout aussi bien devenir une forme de violence. La criminalité sexuelle en est l'exemple le plus frappant. La pornographie utilise surtout cette part trouble et violente de la pulsion sexuelle. Pour que le rapport sexuel soit un acte d'amour, il faut que l'amour soit déjà présent ; et l'apprentissage de l'amour passe justement par la maîtrise des pulsions égoïstes, non par leur expression sauvage.

Le célèbre psychanalyste américain Erich Fromm nous avertissait déjà dans les années cinquante : « Le désir sexuel peut être stimulé par l'angoisse de la solitude, par l'espoir de conquérir ou d'être conquis, par la vanité, par le souhait de blesser et même de détruire, tout autant qu'il peut l'être par l'amour. Il semble que toute émotion forte, l'amour n'en étant qu'une parmi d'autres, ait le privilège de stimuler le désir sexuel et de se l'incorporer<sup>4</sup>. » Libérer la sexualité de toute contrainte, ce n'est pas nécessairement libérer l'amour.

De fait, ce n'est pas tant l'amour qu'on a libéré que les formes les plus égoïstes, violentes, dégradantes et commerciales du sexe. C'est l'avis du psychanalyste Tony Anatrella : « La révolution sexuelle n'a pas eu lieu dans le sens d'une plus grande qualité dans les relations entre les hommes et les femmes : elle a surtout libéré la sexualité infantile, celle des pulsions partielles, l'exhibitionnisme, le voyeurisme, le masochisme, le sadisme, la pédophilie,

l'homosexualité, la masturbation, ainsi que le refus du sens de la loi<sup>5</sup>. » En revanche, les couples ont de plus en plus de mal à s'aimer, comme le prouve la croissance vertigineuse du divorce. « Vingt ans après la libération de la femme, lisait-on dans *Le Point*, les sexologues s'étonnent de voir affluer une nouvelle clientèle : des hommes et des femmes *a priori* équilibrés, plutôt satisfaits de leur réussite professionnelle, épanouis dans leur vie sociale, mais incapables de communiquer avec leur conjoint. Le symptôme qu'ils décrivent est toujours le même : l'absence de désir<sup>6</sup>. »

Une génération après soixante-huit, le libéralisme sexuel naïf a dégénéré dans une tragique désillusion et un cynisme effroyable. De la libération comme objectif, on est passé à la transgression comme but en soi. De l'abolition des valeurs à leur inversion. En même temps, l'image de la sexualité que les médias nous transmettent majoritairement n'est plus celle d'une relation d'amour, mais celle d'un plaisir, d'un loisir, d'un divertissement. On est passé du mythe naïf du *sex is love* au mythe cynique du *sex is fun*. « Nous sommes pour un sexe rigolo, un sexe qui soit un moyen de communication sympa, un peu comme la bouffe », avouait une productrice de télévision<sup>7</sup>. Joyau prometteur de cette culture du sexe ludique, le *cybersexe* permettra bientôt de s'envoyer en l'air en échappant aux contraintes de la relation. Outre des jeux permettant de donner vie à tous les fantasmes, la société Cyber SM [SM pour sado-masochisme] a déjà mis au point une combinaison équipée de bio-senseurs permettant à deux personnes ou plus de se transmettre des caresses virtuelles à distance, par l'intermédiaire du réseau téléphonique. Cette « virtualisation du réel » promet sa moisson de troubles psychiques, s'inquiète Philippe Quéau, directeur de recherche à l'Institut national de l'audiovisuel<sup>8</sup> : « À la limite, une exposition trop fréquente à la RV [Réalité Virtuelle] induirait une véritable décomposition psychologique en ponctionnant toutes les

forces vives de la personnalité au profit d'un ou de plusieurs mondes virtuels. »

Les pornographes et leurs complices usent toujours du même stratagème hypocrite contre leurs ennemis, les accusant d'avoir un préjugé négatif contre le sexe. Dans le film dont il est le héros, Larry Flynt, créateur de *Hustler*, déclare : « le problème, dans ce pays, c'est que le sexe est considéré comme mauvais, laid et sale... Si vous n'aimez pas les vagins, plaignez-vous au Créateur. » Mais ce n'est qu'une hypocrisie de plus ; car en réalité, c'est dans *Hustler* que le sexe est laid et sale. Les femmes y sont traitées comme du bétail, soumis anonymement au viol et à l'humiliation. Comme l'écrit Richard Poulin, « la pornographie se veut une démystification de la sexualité humaine, longtemps sujette à une série de tabous. Pourtant, elle la mystifie au plus haut point<sup>9</sup> ». Elle la déforme pour en faire une consommation sur le mode de la prostitution. Lutter contre la pornographie, ce n'est donc pas réprimer ou rabaisser le sexe, mais au contraire exiger qu'on en respecte la dignité et l'importance dans la vie humaine, refuser qu'on le réduise à un divertissement et, ce faisant, qu'on dégrade la personne humaine. Les féministes, du reste, l'ont bien compris, qui présentent leur combat comme une écologie de l'esprit.

La télévision aidant, l'imagerie pornographique, où le sexe est conçu comme une violence et une humiliation, devient une représentation mentale de plus en plus répandue. Il s'agit, écrit un sociologue, d'un mythe moderne de plus en plus omniprésent qui imprègne l'inconscient collectif<sup>10</sup>. Quel avenir peut-on espérer d'une civilisation qui, fabriquant de tels mythes, se verra nécessairement façonnée par eux en retour ? Le sexe, dans une certaine mesure, n'a-t-il pas déjà supplanté la religion comme référence de base ? Le plaisir comme but de la vie, l'orgasme comme extase mystique, les stars dévoyées comme saints à imiter,

l'éducation sexuelle comme catéchisme, la perte de la virginité comme rite de passage de l'adolescent, le préservatif comme moyen de salut : telle semble être, en effet, l'importance donnée au sexe, fantasmé comme un but en soi.

Avec l'aide des publicistes, cette véritable « pornographisation » de la société fait tomber un à un tous les tabous protecteurs de l'intimité sexuelle, extirpant de notre univers mental tout idéal de pureté et de pudeur. Ainsi, à propos d'une double page publiée par Benetton dans le quotidien *Libération*, Jacques Séguéla, publicitaire lui-même, a raison de protester : « Comment un annonceur, qui est par ailleurs sénateur, peut-il montrer dans sa dernière pub un sexe de petite fille de douze ans ? Toutes les barrières de l'éthique ont fondu<sup>11</sup> ! »

Le développement harmonieux de la personnalité humaine est intimement lié à la maîtrise de la pulsion sexuelle, ce qui suppose de grandir dans le respect de cette dimension de l'être. N'être pas soumis aux manipulations d'autrui dans son corps et son esprit, telle est la condition essentielle de la liberté. C'est donc un droit fondamental de chacun que de pouvoir être protégé de toute agression et manipulation de sa pulsion sexuelle. C'est même une nécessité vitale pour l'adolescent, qui doit, pour se structurer, lutter contre les tendances dissipatrices et régressives de sa sexualité et l'intégrer en la maîtrisant.

La sexualité humaine n'est pas d'essence instinctuelle ni culturelle, mais d'essence morale. En négatif, ce caractère intrinsèquement moral de la sexualité est illustré par les phénomènes de criminalité sexuelle. Il est remarquable que les violeurs soient les seuls criminels qui n'agissent pour aucun autre motif que le crime lui-même. Comme si le mal gratuit ne pouvait être que sexuel. Si le violeur d'enfant incarne aux yeux de la population le mal absolu, c'est, d'une part, parce que sa seule motivation semble être de souiller

l'âme de la personne, et non seulement le corps, et, d'autre part, parce qu'il s'en prend à l'être le plus innocent, le plus fragile et le plus vulnérable à la transgression sexuelle.

En tolérant l'omniprésence du racolage pornographique, notre société se comporte en quelque sorte de manière pédophile, et ses incessantes propositions et exhibitions perturbent le développement des enfants et des adolescents. Au nom d'une idéologie amoral, nous laissons libre champ à l'exploitation de ce qu'il y a de plus délicat dans l'être humain, de ce qui l'affecte au plus profond de son être. N'est-il pas temps de réagir ?

Il ne s'agit pas seulement d'une question de santé mentale, mais du devenir de la société. En effet, c'est parce que l'individualité se fonde sur la préservation de l'intimité sexuelle que toute société est nécessairement bâtie sur des interdits sexuels. Ceux-ci sont garants de l'intégrité psychique de chaque individu et, lorsqu'ils sont menacés, c'est la notion même du bien et du mal qui est atteinte, à un niveau individuel et social. Inévitablement, le déclin généralisé de la morale sexuelle produit le déclin de la morale civique et le chaos social. Nombre d'historiens ont mis en évidence ce phénomène. L'idée selon laquelle il y aurait une morale civique et une morale privée totalement indépendantes l'une de l'autre est un préjugé idéologique de l'Occident moderne, démenti par l'histoire de toutes les civilisations.

Contre le relativisme moral qui prévaut aujourd'hui en Occident, il me semble urgent de redécouvrir que, dans une large mesure, la morale sexuelle est universelle et indépendante des cultures et des religions ; qu'elle ne repose pas sur un « contrat social » (résiliable à merci) ; bref qu'elle n'est pas exclusivement une donnée culturelle qui évolue, mais qu'elle est d'abord un fait irréductible de la nature humaine.

Toutes les tentatives pour découvrir un « bon sauvage » vivant heureux dans une société dénuée d'interdits sexuels

ont lamentablement échoué (ce qui n'empêche pas quelques vétérans de la révolution sexuelle permanente de nous vanter le mode de vie sexuellement libéré des Baruyas et autres Kikuyus, qu'ils n'ont généralement jamais rencontrés)<sup>12</sup>. La dernière de ces tentatives est la plus amusante : dans *La Préhistoire du sexe*, le Britannique Timothy Taylor tente très sérieusement de démontrer que les hommes préhistoriques se livraient frénétiquement à la fellation, la sodomie, le sadomasochisme et la zoophilie, et que nombre d'objets retrouvés (statuettes féminines, bâtons simples ou doubles, généralement considérés comme des signes de commandement ou des propulseurs de flèches) étaient en réalité des gadgets érotiques et des godemichés.

Quels que soient les modèles qui ont pu exister par le passé, ou qui existent encore dans quelques microsociétés tribales éparses, un fait demeure historiquement peu contestable : partout où le caractère sacré et intime de la sexualité est dévalorisé s'installent l'exploitation des femmes et des enfants, et finalement le déclin de la cohésion sociale. Certains principes universels de morale sexuelle constituent l'héritage commun de toute l'humanité et sont indépendants des théologies et des religions, même si celles-ci tentent de les justifier chacune à leur manière. Sur ces principes reposent les capacités de l'homme à s'élever moralement, à établir des liens de confiance, et à s'inscrire dans la durée généalogique ; c'est dire qu'ils sont la trame même du tissu social, sans quoi celui-ci ne peut que s'effiloche et se désintégrer.

Tout ceci pour répondre à l'un des arguments favoris des promoteurs de la pornographie : prétendant, à tort, que ses censeurs sont systématiquement motivés par des croyances religieuses, ils invoquent le sacro-saint principe de la laïcité pour les discréditer.

Même si des religions ou des idéologies s'en font l'écho et le catalyseur, la morale sexuelle est d'abord inscrite dans



la conscience de chaque être humain. Ce sentiment inné de la valeur sacrée et privée de la sexualité a pour nom la pudeur.

La pudeur n'est pas le produit culturel d'une morale imposée, le « dernier rempart de l'hypocrisie bourgeoise ». Les ethnologues savent qu'elle est très prégnante même parmi des populations vivant presque nues, bien qu'elle s'exprime différemment. On a montré qu'elle subsiste dans les cas de démence les plus avancés, c'est-à-dire lorsque toutes les autres bases psychiques ont disparu. De même, sous hypnose, il est quasiment impossible d'influencer une personne à agir contre sa pudeur<sup>13</sup>. Cela prouve bien que la pudeur est inscrite dans les structures psychiques les plus fondamentales.

La pudeur n'est pas la honte, mais le sentiment intuitif que la sexualité touche à notre identité profonde. Tout éveil de la fonction sexuelle affecte les frontières de notre individualité. La sexualité dans le cadre de l'intimité amoureuse (qui suppose la maturité affective) est une ouverture volontaire de ces frontières ; en dehors de ce cadre, elle est perçue comme une intrusion dans ces frontières et une menace pour l'intégrité psychique. La honte est donc l'inverse de la pudeur ; c'est le sentiment de souillure morale qui nous reste lorsque notre pudeur a été transgressée.

Tout comme la pudeur préserve l'intégrité de la personne et favorise sa croissance en même temps que son potentiel amoureux, elle préserve, au niveau collectif, l'intégrité d'une société et favorise son développement culturel et spirituel. D'où l'importance de reconnaître et de sanctionner le délit d'attentat à la pudeur. La réflexion suivante d'un africaniste me paraît à ce titre digne d'être méditée : « Ce que les Occidentaux prennent, dans d'autres sociétés, pour un manque de transparence, voire de la duplicité, n'est que cette réserve pudique qui entoure les rapports humains comme d'un halo de mystère, d'opacité protectrice et fina-

lement de ce quelque chose d'impalpable qui s'apparente au respect, d'abord de soi. *Damma rouss* ("J'ai honte"), disent les Wolofs. Nous sommes choqués de cette distance qu'établissaient les cultures traditionnelles entre les hommes et les femmes. Mais nous ne prenons pas garde au fait que le terrible face-à-face du couple occidental, dénué de pudeur et de retenue, est profondément destructeur de la relation amoureuse, du désir et de toute relation<sup>14</sup>. »

L'utopie pornophile est dépassée. Elle ne repose sur aucune objectivité. Au contraire, je crois avoir démontré le caractère profondément néfaste de la pornographie. J'ai concentré mon enquête sur ses effets les plus spectaculaires, les crimes sexuels, mais j'ai également voulu montrer que ceux-ci ne sont que les symptômes les plus visibles du dysfonctionnement induit par la pornographie, dont les effets à long terme restent encore inconnus.

Ayons donc le courage de réaffirmer que la censure est, lorsqu'elle combat l'incitation au crime et la déstructuration mentale, un élément fondamental de la protection civile. Tous les citoyens et toutes les familles ont le droit d'être protégés contre l'agression des mots et des images. Les femmes ont le droit de ne pas être insultées et humiliées par des messages les réduisant à des bêtes à jouir. Les enfants ont le droit de ne pas être quotidiennement traumatisés par des affiches obscènes. Et surtout, femmes et enfants ont le droit de ne pas servir de pâture aux junkies de la pornographie.

La surenchère pornographique va-t-elle s'arrêter ? Que verra-t-on dans un an dans la rue ? Et dans dix ans ? À moins d'une réflexion publique sur la nocivité de la pornographie et de mesures courageuses en conséquence, on peut être sûr que le poison gagnera toujours plus de terrain. L'imagerie pornographique, avec son idéologie sous-jacente, s'affichera toujours plus provocante dans la rue et à la télévision et distillera toujours plus de venin dans les foyers.

## TABLE DES MATIÈRES

<i>Introduction</i> : ROMPRE LE SILENCE . . . . .	7
I. LA PROSTITUTION À L'ÈRE DE LA COMMUNICATION . . .	23
II. LA RÉVOLUTION PORNOGRAPHIQUE . . . . .	38
III. LA CULTURE DU VIOL . . . . .	47
IV. L'EMPREINTE DES IMAGES . . . . .	60
V. PORNO-TOXICOMANIE . . . . .	69
VI. POSSESSION . . . . .	79
VII. L'ÉDUCATION PORNOGRAPHIQUE . . . . .	94
VIII. DE LA PORNOPHILIE À LA PÉDOPHILIE . . . . .	104
IX. L'HOMME ÉMASCULÉ . . . . .	119
X. L'ÉROTISATION DE L'ADOLESCENCE . . . . .	135
XI. JUSQU'OU VA LA LIBERTÉ D'EXPRESSION ? . . . . .	148
XII. PRESTIGE DU SADISME . . . . .	161
<i>Conclusion</i> : ÉLOGE DE LA PUDEUR . . . . .	177